



#RAS ? #Emotional life trip //

Rencontre avec Anaïde Kermani-Nejad

Interview réalisée le 14 mars 2017, dans le cadre de l'exposition *Remote Control* présentée le 6 avril lors de l'événement R.A.S. ? à la friche de Mimi.

Anaïde KERMANI-NEJAD- artiste plasticienne franco-iranienne. Elle aborde avec cette double culture des thèmes variés tel que l'identité, le passage et la rupture, le territoire et l'exil, l'absence et la précarité, la fracture sociale et la "fissure humaine" à travers des installations sonores et visuelles.

**Tes œuvres sont-elles en lien avec ton histoire personnelle en tant que fille d'exilé ?
Quelle résonance entre les deux ? Quel message souhaites-tu faire passer à travers tes œuvres ?**

Oui mes œuvres sont en lien avec mon histoire personnelle. Je suis fille d'un réfugié politique iranien disparu et d'une mère française et en effet, de par cette double culture et de par cette sorte d'ambivalence, j'ai une double perception sur l'immigration. De fait parce que j'ai le vécu d'un enfant d'occident et de celui d'un enfant d'orient, c'est deux chemins que j'ai en moi, une double vision que j'essaie de faire transparaître dans mon travail. Par exemple pour l'œuvre « les adieux n'ont pas de titre », j'ai décidé un jour de recenser toutes les informations possibles

et inimaginables sur internet, dans les journaux, de par les gens que je rencontrais dans les institutions ; pour savoir ce qui se passait dans le camp des migrants à Calais. Mais je ne comprenais pas, il n'y avait pas de sens, je ne ressentais rien, ce n'était que des informations avec des chiffres, des propos de flux économique etc... Mais j'avais surtout l'impression qu'il y avait une censure. J'ai donc décidé de partir un jour d'hiver pour vivre plusieurs mois en total immersion avec les gars-là bas dans les camps. J'avais donc mon espace à moi, mon abri. Sur place je suis allé un peu partout pour essayer d'avoir une sorte de panorama à 360° (que ce soit avec les mafias, les politiciens, les institutions, les migrants, les "No Borders", les anarchistes, et ceux qui vivaient là-bas). Tout ceci dans le but de comprendre, ressentir à 100% ce qui se passait là-bas pour pouvoir complètement m'en imprégner. C'est assez dur en tant qu'humain on veut toujours se protéger, il y a des choses qu'on ne veut pas voir, et moi j'ai essayé d'aller au-delà de ça pour être au plus juste. Dans mon travail j'offre aux spectateurs cette double perception très forte émotionnellement, et puis d'un autre côté je réalise un documentaire pour que mon histoire personnelle et la grande histoire puissent se rejoindre. J'essaie de revendiquer et faire ressentir ce qui se passe avec mon histoire d'enfant de réfugié.

Il y a une multitude d'histoires qui se raccrochent à la réalité, mais pas celle qu'on retrouve dans l'actualité des médias.

Qu'est-ce que la vidéo apporte à ton travail ?

À Calais, j'ai réalisé des captations et des vidéos sur place. J'étais le plus souvent dans la tente des gars avec mon dictaphone et je leur proposais de raconter leurs rêves dans leurs langues, puis de raconter leur histoire pour qu'il y ait une trace de ce bout de route et de cet envie d'un nouvel horizon que chacun a. Puis j'ai aussi pris des caméras cachées lors des expulsions faites par les policiers, qu'on avait pas le droit de filmer et qu'on ne voit pas dans les médias. J'ai également filmé des journalistes qui venaient faire des reportages sur les expulsions. Quand je leur demandais s'ils allaient parler des violences qui sont faites, ils m'ont répondu qu'ils n'en parlent pas car ils recherchent le sensationnel, le flash. Mais aussi ils doivent avoir une autorisation de l'état pour diffuser certaines scènes.

La vidéo est toujours un morceau dans mes installations. C'est un moyen de figer le moment, de le rendre éternel. Car on peut revenir dessus, et ressentir ce mouvement. Que ce soit par exemple un humain qui s'en va : j'adore regarder les vidéos d'archives du début de l'automobile

ou des gens qui partent en train. La vidéo pour moi permet de revenir à ces moments où les personnes ne sont pas encore parties, et d'en ressentir l'émotion.

C'est un moyen d'apporter du réel à mes œuvres mais de manière partielle. C'est-à-dire que pour moi une vidéo ne va pas montrer la réalité, mais c'est tout un ensemble de choses qui vont s'engrener et qui vont peut-être en montrer une petite part.

Quels sont tes projets, envies futur(e)s ?

Mon travail sur ce thème que j'ai commencé à entreprendre n'est pas du tout terminé. C'est même, je pense le début, un morceau de cette route qui me reste à parcourir.

Mon objectif serait de partir de France pour aller jusqu'en Iran mais en reprenant le chemin des migrants. La question auquel je réfléchis est de savoir si j'entreprends le voyage dans le sens inverse ou dans le même sens qu'eux. J'aimerais ainsi, à l'issue de ce voyage, réaliser une énorme installation dans un lieu qui n'appartient à aucun pays et pouvoir faire vivre cette route des migrants avec toute sa dureté, toute ses horreurs.

À l'issue de cette installation, j'aimerais pouvoir faire venir les hommes politiques du monde qui parlent de l'immigration et des frontières, pour qu'ils ressentent et vivent ce qui se passe, et qu'ils revoient à l'issue leur politique de flux migratoires.

Quel est l'artiste avec qui tu aurais envie de travailler ?

Je suis complètement fan depuis très longtemps de Christian Boltanski. Je suis tombé un jour sur une interview de lui où il essayait d'expliquer sa démarche. C'était marrant car il avait un peu de mal... En fait il parlait de sa famille et qu'il avait vécu dans la joie. Il disait qu'il n'avait rien à voir, dans sa vie en tant qu'homme dans le présent, avec l'histoire qui le précède mais qu'il ressentait tout de même très fort ce traumatisme du passé. Et il essayait donc de reconstruire ces espaces spatio-temporels inconnus et qu'il n'avait pas vécu, avec des objets qu'il récupérait. Je me suis senti proche de lui, de par l'histoire de son peuple et des migrations qui se répètent aujourd'hui avec les peuples d'Orient.

Je trouvais que sa démarche était intéressante, dure bien sûre, mais qu'il le faisait, et qui-plus-ait en grand, dans des usines désaffectées en y mettant des stocks et des stocks d'objets récupérés. De tout ceci, s'en ressort une émotion très forte. C'est une personne qui m'inspire beaucoup.

Dans quels lieux tu aimes exposer ?

J'aime bien exposer dans les grands espaces abandonnés. Dans des lieux de condition aussi qui sont oubliés de tous, afin de leur donner une nouvelle vie grâce à mes œuvres. La résonance entre l'œuvre et le lieu est très importante, mais ce qui l'est aussi pour moi, c'est qu'il puisse y avoir des sortes d'abris au sein même du lieu, pour que le spectateur puisse se trouver à l'intérieur, comme un enfant qui rentre dans sa cabane. C'est important pour moi qu'il y ait cette impression de revenir en arrière, un retour à la terre.

Quels lieux t'inspirent à Montpellier et au-delà ? Où aimes-tu te retrouver pour réfléchir, créer ?

Ça ne fait pas très longtemps que je suis à Montpellier, quelques mois. Mais il y a un endroit que j'aime bien ici, c'est le long des rives du Lez. J'aime bien être assise au bord des rivières.

Autrement j'aime bien me retrouver dans les avions ou les trains, particulièrement les trains en Thaïlande car les portes sont ouvertes. Ce sont des lieux où j'aime beaucoup écrire, en Inde par exemple les temps de trajets sont décuplés (des fois plus de 50 heures) et ce sont des endroits comme ceux-là où j'ai le plus créé.

Lorsque j'entreprends un voyage j'aime être en total immersion, avec mon sac à dos à la rencontre des gens. Chaque voyage que j'ai fait m'a apporté quelque chose de particulier, et m'a inspiré d'une manière différente.

Si ton art était un plat, quel serait-il ?

Ce serait sans doute un plat iranien que j'adore : le Fesenjan qui est un Ragoût de grenade et de noix, c'est en même temps suave et sucré, c'est très goûteux.

Quelle musique t'inspire en particulier ?

J'aime beaucoup la musique classique. Une de mes musiques préférées est *Spiegel im spiegel* d'Arvo Pärt. Mais aussi la musique perse ou l'électronique comme *Manoto* de Nu.

J'écoute la musique durant mes voyages. J'aime beaucoup être dehors le soir pour regarder les étoiles en écoutant de la musique perse.

Propos recueillis par l'équipe communication - Association Lez'arts